Théâtre Français. *La Métromanie* [extrait]*.*

[…]

*La Métromanie est un chef-d’œuvre d’intrigue, de style, de verve et de gaîté.* Il faut que cela soit bien vrai, puisque c’est La Harpe qui le dit. On sait que La Harpe était l’ennemi juré de Piron, qui n’a cessé de le harceler par de cruelles épigrammes. Le chef-d’œuvre de *La Métromanie* est fort peu couru, et ne produit qu’un effet médiocre au théâtre : c’est une vérité non moins constante, et cette vérité est triste ; il est funeste pour les lettres que le mérité soit trop souvent d’un côté, et le succès de l’autre.

Parmi les causes du froid accueil que reçoit *La Métromanie*, on cite le défaut d’intérêt : c’est encore un malheur que l’intérêt des pièces de théâtre soit puisé dans les mêmes sources que celui du roman. Si l’intérêt soutient de bons ouvrages, il en fait réussir un plus grand nombre de mauvais. Il est reconnu, et Voltaire lui-même en convient, qu’une tragédie et une comédie fort médiocres peuvent avoir beaucoup d’intérêt, et par conséquent plaire à la multitude plus qu’une pièce excellente, qui n’a pas au même degré cette espèce d’agrément. Il n’y a point d’homme de lettres qui n’aimât mieux, pour sa gloire, avoir fait une scène de *Britannicus*, que toute la tragédie d’*Ariane* ; et cependant *Ariane* touche beaucoup plus le vulgaire que *Britannicus*. *L’Abbé de l’Épée* a obtenu un succès bien plus brillant que *Le Misanthrope* : il n’y a point de si méchant drame qui ne soit plus suivi que *L’Avare* et *Les Femmes savantes*.

L’intérêt est dont un piège dont les auteurs les plus médiocres se sont servis très heureusement pour surprendre la foule, et particulièrement les femmes. Les grands écrivains, les hommes d’un talent vrai ont dans cette partie un grand désavantage, parce qu’ils sont scrupuleux sur la vraisemblance, et rejettent les aventures romanesques comme indignes de l’art : voilà pourquoi les spectateurs superficiels trouvent plus d’intérêt dans les tragédies de Voltaire, que dans celles de Corneille et de Racine, quoiqu’en effet les chefs-d’œuvre des deux maîtres offrent plus d’objets capables d’intéresser les connaisseurs et les bons esprits.

Mais il ne s’agit point ici de la tragédie. Examinons ce qu’on entend par l’intérêt dans la comédie. Il semble d’abord que la comédie n’en exige point, puisque son objet principal est de peindre des vices, des ridicules, et des difformités de la nature humaine, plus faites pour égayer l’esprit que pour intéresser le cœur : mais le cœur a pris tant d’empire sur l’esprit dan le dernier siècle ! on a parlé du cœur avec tant d’emphase ! la sensibilité a tellement usurpé tout le domaine littéraire, que je crois qu’on en aurait voulu mettre jusque dans les épigrammes. C’est toujours aux faiblesses du cœur que s’adressent ceux qui redoutent le jugement de l’esprit ; on a recours aux émotions quand on n’espère rien de la réflexion, et l’on cherche à séduire le juge qu’on ne peut convaincre.

Nos premiers comiques ont absolument négligé l’intérêt. *Le Tartuffe* est la seule pièce de Molière où la nature de l’intrigue se soit prêtée à ce moyen dramatique. L’horrible ingratitude d’un scélérat envers son bienfaiteur, excite l’indignation ; Orgon, que son entêtement et son injustice pour ses enfants rendaient odieux, devient intéressant quand il est aussi lâchement dépouillé et trahi : c’est dans ces moments fort rares que la comédie peut élever la voix :

*Interdum etiam vocem comœdia tollit.*

Les autres ouvrages de Molière ne présentent aucune trace d’intérêt. C’est à tort que La Harpe dit : *Molière n’y est parvenu que dans ses chefs-d’œuvre* ; car *Le Misanthrope*, *Les Femmes savantes*, *L’Avare*, sont des chefs-d’œuvre, et sont sans intérêt. Il n’y en a pas la moindre étincelle dans Regnard, Dufresny, Dancourt le grand, etc. Boursault avait intéressé le cœur dans *Ésope à la cour*, et n’avait point eu d’imitateurs. Destouches est le premier qui ait essayé de soutenir ses bons ouvrages par le prestige d’un intérêt romanesque et d’une morale touchante.

« Dans quelque genre de drames que ce soit, dit La Harpe, il faut de l’intérêt à un certain degré ; le cœur ne demande pas à être vivement ému dans une comédie, mais pourtant il veut y être pour quelque chose, s’attacher à quelque objet, et remporter quelque satisfaction ; en un mot, dès que vous rassemblez les hommes au théâtre, le cœur ne doit pas y être entièrement oisif. » Puisque, de l’aveu même de La Harpe, on peut faire *un chef-d’œuvre d’intrigue, de style, de vers et de gaieté* sans aucun intérêt, il semble que le cœur peut, sans inconvénient, rester oisif dans la comédie ; et je suis étonné qu’un aristarque aussi rigide que La Harpe, plaide la cause du cœur avec tant de force. Le cœur nous égare, il corrompt notre jugement ; l’esprit n’en est que trop souvent la dupe ; et puisque le cœur n’est pour presque rien dans les œuvres de Molière, qui cependant était amoureux et sensible, on est tenté de croire que le cœur n’a que faire dans la comédie, à moins que l’auteur, se défiant de son esprit et de celui des autres, n’en appelle au cœur pour se faire absoudre de la médiocrité de son talent.

Le grand mal de cette doctrine du cœur, c’est qu’elle ouvre la porte au romanesque, la plus dangereuse peste de l’art dramatique et de toute la littérature. C’est en excitant la sensibilité des situations bizarres qu’on peut se passer d’esprit, outrager le bon sens avec impunité, et même avec succès ; bouleverser tous les principes, exercer une influence fatale sur les opinions les plus essentielles au bonheur de la société, et ravir au vrai talent la gloire qui lui est due. Les spectateurs des dernières classes sont les plus aisément subjugués par ces romans pathétiques et moraux, et les pièces du Boulevard sont aujourd’hui celles où il y a le moins de sens et le plus d’intérêt. Faut-il être surpris que ce soit aussi celles qui ont le plus de succès et qui attirent le plus de monde ? L’homme le plus grossier est quelquefois le plus susceptible d’être ému, le plus avide de sensations : la finesse des idées, la critique des mœurs, la bonne plaisanterie, glissent sur son âme ; ce qui est naturel et facile lui paraît trivial.

[…]

Voici, au reste, le résultat de cette discussion. Réunir à des effets comiques un intérêt vif sans être romanesque, serait sans doute le dernier degré de perfection dans la comédie : on doit croire que le secret est rare et difficile, puisque Molière ne l’a trouvé qu’une fois ; mais quand la réunion est impossible, il faut, dans une comédie, préférer les effets comiques si l’on veut être estimé des gens de lettres ; et l’intérêt, si l’on veut réussir auprès du peuple.